

LA GÉOPOLITIQUE, REPÈRES ET ENJEUX DE ABDELAZIZ DJERAD

Un regard différent

Dans son essai *La Géopolitique, repères et enjeux* qui vient d'être édité par Chihab Editions, le politologue Abdelaziz Djerad fait d'une pierre deux coups en s'adressant à un lectorat composé d'étudiants et à un public averti. Il faut relever le peu d'ouvrages parus en Algérie qui s'intéressent à l'explication des conflits majeurs et aux changements politiques qui bouleversent le monde.

Abdelaziz Djerad tente d'emblée de donner une définition précise au concept de géopolitique. «Tous les auteurs occidentaux de Mackinder à Brzezinski en passant par Ratzel, Huntington ont un dénominateur commun, celui de vouloir faire de la géopolitique une discipline scientifique au même titre que les autres sciences humaines», écrit-il.

En tant que discipline scientifique, la géopolitique nous accule et nous interpelle : «Qui ? Quand ? Comment ? Où ? Pourquoi ?» Autant de questions qui sont posées pour comprendre par exemple le phénomène Daesh, les soulèvements des populations dans les pays arabes, l'impact du choc financier de 2008, les conséquences de la crise libyenne sur le Mali, etc.

La géopolitique était déjà une préoccupation des gens qui réfléchissaient en termes de stratégies et de guerres comme chez Sun Tsu (544-496 av. J.-C.) où chez l'auteur musulman El-Jahidh (776-807).

Le mérite d'Abdelaziz Djerad est qu'il ne se contente pas des sources occidentales puisqu'il élargit son champ de réflexion à l'islam médiéval et aux écoles asiatiques. Le terme de géopolitique a disparu du lexique des politologues après la Seconde Guerre mondiale, «suite à une instrumentalisation

supposée du pouvoir nazi», puis a repris ses lettres de noblesse au cours des années soixante-dix, «à travers les travaux des auteurs qui s'intéressent au concept de puissance en tant que facteur de compréhension des crises et conflits contemporains et à la manière d'appréhender les problématiques politiques, sécuritaires, sociales, culturelles, et environnementales qui caractérisent les relations internationales depuis plusieurs décennies».

Abdelaziz Djerad s'attarde alors sur le profil des géopolitologues de l'establishment américain et la suprématie des Etats-Unis par tous les moyens. Tout a commencé avec la chute du mur de Berlin en 1989 et l'implosion de l'URSS en 1992. Cela a une conséquence : une nouvelle reconfiguration de la carte géopolitique mondiale. Cet hégémonisme US est sévèrement critiqué par le linguiste et penseur américain Noam Chomsky. Celui-ci est suivi dans sa démarche par les auteurs français Emmanuel Todd et Tzvetan Todorov.

L'autre fait saillant de l'ouvrage *La Géopolitique, repères et enjeux* est qu'il nous donne des pistes pour comprendre l'approche russe post-soviétique, «de la superpuissance à la quête d'influence». La suprématie américaine



Abdelaziz Djerad.

Photo : DR

qui a façonné un monde unilatéral est en train d'être battue en brèche par d'autres acteurs tels que l'Union européenne, la Chine et, bien entendu, la Russie. Celle-ci se réveille et veut reprendre sa place qu'elle n'aurait jamais dû quitter. «Depuis deux décennies, écrit Abdelaziz Djerad, la politique étrangère russe évolue, souvent dans la douleur, parfois dans l'incertitude, vers un réalisme qui tient compte de ses capacités intrinsèques et de sa percep-

tion géopolitique mesurée des enjeux de cette première moitié du XXI^e siècle.»

L'autre élément qui assure un rééquilibrage dans les relations internationales est le rôle discret mais important de la Chine. Tout un chapitre lui est consacré avec l'intitulé «La géopolitique de la Chine : harmonie et pragmatisme d'une puissance étrangère». Comme de bien entendu, il y a la mondialisation et le déséquilibre Nord/Sud, Israël et le Proche-Orient, la persistance des conflits armés, les enjeux sur les ressources naturelles et énergétiques, le terrorisme et le péril climatique.

Abdelaziz Djerad fait dans la prospective et réfléchit en tant qu'intellectuel du Sud. Il conclut de la manière suivante : «Le XXI^e siècle verra le retour de l'espace saharosahélien sur la scène médiatique et politique. La fin du cycle pétrolier et l'avènement des énergies renouvelables feront probablement du Sahara un vaste domaine de production d'énergie solaire qui sera convoité par les puissances et placera les Etats qui partagent le Sahara devant des défis immenses qui risquent de mettre leur propre existence en péril.» *La Géopolitique, repères et enjeux* revient sur les enjeux du futur : conflits autour de la rareté de l'eau, de la pauvreté, du nucléaire, de l'exploitation effrénée des ressources minières et énergétiques, etc. On est averti, et on le voit chaque jour autour de nous.

Habib Khanguir

DJERAD AU SILA

Abdelaziz Djerad, professeur en relations internationales, dédicacera son ouvrage *Géopolitique, repères et enjeux*, le vendredi 28 octobre à partir de 14h au stand des éditions Chihab.

UNE ENFANCE DANS LA GUERRE, ALGÉRIE 1954-1962, RECUEIL DE TEXTES
SOUS LA DIRECTION DE LEILA SEBBAR

La sortie du silence

Quarante-quatre écrivains venus de divers horizons disent leur guerre à travers la perception qu'ils en ont eue, enfants, en Algérie. Initié par Leila Sebbar, ce recueil de textes s'insère dans une série de publications plus vaste ayant pour thème, l'enfance. Des retours de mémoire qui permettent de regarder l'histoire en face.

Qu'ils soient romanciers, historiens, psychanalystes, hommes et femmes de théâtre, qu'ils soient pieds-noirs, juifs ou arabes, de Tlemcen à Constantine en passant par les villes du littoral, celles de l'Ouarsenis, de Kabylie et des Hauts-Plateaux, tous sont acteurs de mémoire et leurs témoignages font état d'une histoire franco-algérienne au passé complexe et douloureux, «un passé qui ne passe pas» comme l'exprime très justement Christiane Chaulet-Achour, auteure de l'un des textes de ce recueil.

La forme éditoriale choisie par Leila Sebbar – textes nombreux, courts, d'égale longueur, ayant pour seul commentaire une photo de leur auteur enfant – permet une lecture de l'histoire libérée des tensions mémorielles auxquelles on assiste depuis une dizaine d'années.

Quant au fond, si les souvenirs convergent sur l'omniprésence du sentiment de désarroi, de peur, voire de terreur, la perception de la guerre est différente que l'on soit européen ou «indigène», selon le terme consacré par la colonisation, ou même enfant de militants anticolonialistes.

Alain Amato avait 12 ans en 1954 et jouait aux Indiens. Jeu aussi mais d'un autre genre pour Karima Berger en quête de chahid, pour mimer les pleureuses, pour faire comme les grands. Joëlle Bahloul parle de «mémoire heureuse» et Jacqueline Brenot du «paradis généreux» de sa petite enfance jusqu'au jour où «le paradis bleu et or a vacillé dans une immense flaque rouge». Jacques Frémeaux n'a pas 10 ans et il compte les explosions de plastic pour s'endormir, trouvant «amusants» les concerts de casseroles : «Un monde bizarre, quelque chose de Chicago raconté par Cagayous.»

Pour eux, souvent, la guerre fait irruption avec l'assassinat d'un proche. De la guerre, les parents ne parlent pas, ils filtrent, ils protègent. Présumé par l'amour de ses parents, Daniel Mesguich constate combien la guerre manque à sa mémoire : «Une symphonie de trous.» Mais les enfants entendent la violence en différé qui suinte des conciliabules ou des récits des aînés.

Pour Christiane Chaulet-Achour, fille de militants syndicaux, la guerre, ce sont les visites en prison au frère incarcéré et l'arrestation de sa sœur. Pour Michèle Audin — la fille du mathématicien Maurice Audin, mort sous la torture —, qui traçait à 5 ans les étoiles à 5 branches pour mettre sur les drapeaux, «il y a les gentils (nous les Algériens) et les méchants (eux les Français)».

Dans les familles algériennes, le choc est en général plus immédiat, brutal, fatal. Mehdi Charef a 7-8 ans et voit sa mère défendre une femme et lui fermer les yeux. Il la voit courir derrière les camions qui emportent les cadavres : «J'ai du mal à oublier les cadavres que j'ai vus (...) C'est lorsque je me baigne dans la rivière que leur tête sort de l'eau.» Mohamed Kacimi flagelle ceux des combattants que l'on dit traîtres. Il a 6 ans, il n'a pas vu la guerre, «mais elle était au plus profond de nous». Lorsque son père est arrêté, Kamila Sefta le recherche de camp en camp, des scènes «imposant des lieux et des paroles de souffrance à ma mémoire». Et puis ce sont aussi les visites au cimetière où Abdelkader Djemaï accompagne sa mère pour vérifier si le corps d'un cousin assassiné par les tueurs de l'OAS ne se trouve pas dans le fourgon qui apporte les cadavres des suppliciés. Waciny Laredj n'a que 5 ans lorsqu'il monte pour la première et dernière fois sur les genoux de son père en prison avant que celui-ci ne meure sous la torture. Il se souvient des paroles de sa mère : «Il n'est plus un enfant, cette guerre lui a volé son innocence.» Quant à Tassadit Yacine dont le père est exécuté «pour l'exemple» l'année de ses 7 ans, la scène de tabassage d'un oncle arrêté devant ses yeux reste aujourd'hui encore gravée en elle.

Lorsque l'arrestation ou le supplice d'un proche ne touche pas directement l'enfant, n'en demeurent pas moins des images obsédantes incrustées dans sa mémoire. Les visages mutilés de monstres sans nez pour Nourredine Saâdi, «son irruption dans ma vie d'adolescent, maintenant je peux le dire, modifia le regard innocent que je portais sur le monde».

Les paras déboulant de nuit dans l'appartement familial, les coups dans la porte du gamin qu'était Arezki Metref : «L'image des rangers noirs sentant la boue sur lesquels j'ai ouvert les yeux demeurent incrustés dans ma mémoire. Quelque chose me dit que j'ai appris la haine cette nuit-là.»

La guerre ce sont les mots. Ceux que l'on entend dans les conversations des adultes, les discussions à table, à la radio :

«événements», «maintien de l'ordre», «FLN», «willaya», «attentat». Et les mots «djbel», «maquis», «sonorité (...) empreinte de sacré et de peur» (Behja Traversac). Anne-Marie Langlois découvre, étonnée, le mot «pied-noir». Mots en lettres noires sur les murs blancs d'Alger : Fellaghas=assassins.

Le premier livre de lecture de Christine Ray : «A cinq ans, je savais déjà que des mots tuent.» Des mots encore, ceux des prêches virulents contre l'islam du père Suchard pour José Lenzini.

La guerre, ce sont les bruits. Ceux, assourdissants, qui résonnent encore en Maïssa Bey : hélicoptères, fusées éclairantes la nuit, explosions, rafales. «Les alouettes ne sont pas des oiseaux.» La voix des mégaphones «annonciateurs de calamités» (Tassadit Yacine). L'ennemi à la porte la nuit pour Nora Aceval de mère arabe et père pied-noir : «C'était assurément des «justiciers arabes de l'ombre» qui, armés de couteaux, s'apprêtaient en toute bonne conscience à régler son compte à celle, des leurs, qui avait épousé un pied-noir.»

La guerre, ce sont des odeurs : «Sur le chemin de l'école, une odeur putride a remplacé celle des roses» (Jacqueline Brenot). L'odeur des corps en décomposition dans les rues.

Le souvenir est sensoriel, il est le lieu où tout se confond, bruit mat de la grenade qui éclate, silences, «odeurs troubles des corps morts», couleurs, lumières, mouvements et ces derniers mots auxquels s'accroche Jean-Jacques Gonzales : «Viens. Mon fils. Il faut partir.»

La guerre, c'est un avant et un après. Simone Molinat, victime d'un attentat qui l'ensevelit sous les gravats de son immeuble, résume sobrement son impact sur ses victimes : «La guerre, lorsqu'elle vous a saisi, vous façonne et vous convoque de façon impromptue, durablement.» L'enfant est devenu mortel : «La guerre déferla sur mon enfance, broya mon insouciance, relégua mes désirs et m'assigna à jamais.» (Yahia Belaskri). Chacun des 44 témoignages de cet ouvrage fait sens. Collages s'agrégeant pour constituer une œuvre collective, ils participent à la sortie du silence, une amorce au travail de réconciliation.

Marie-Joëlle Rupp

Une enfance dans la guerre, Algérie 1954-1962, textes inédits recueillis par Leila Sebbar, préface Jean-Marie Borzeix ; dessins, Sébastien Pignon, éd. Bleu autour, février 2016.